

I have a dream

Une rééducation orthophonique historique racontée dans un film évoque tout ce que l'on voudrait transmettre à de jeunes praticiens.

Le rêve est à la pensée ce que le rire est à la parole.

Claire de Firmas,
orthophoniste

Tandis que la réforme des études d'orthophonie produit chez ceux qui s'y intéressent une alternance d'espoirs et de découragements, et même des moments de sidération tant certains semblent vouloir réduire le langage à une accumulation de processus végétatifs, le film de Tom Hooper *Le discours d'un roi* apporte une bouffée d'oxygène, ô combien inattendue !, à la manière de certains rêves qui nous ouvrent, au réveil, de nouvelles perspectives.

Le film est si riche que les quelques évocations qui vont suivre ne risquent pas d'épuiser le plaisir de ceux qui ne l'ont pas encore vu. Les faits sont historiques. La grande et la petite histoire se rejoignent. Pour parler au nom de son père, pour devenir roi à la place de son frère, le prince doit pouvoir parler. Parler en public, faire un discours radiodiffusé, parler sans bégayer. Le prince a vu – en vain – tous les spécialistes, accompagné par son épouse, à qui finalement il a fait promettre que plus jamais il ne subirait ces humiliations, ridicules, stériles, dangereuses. Mais elle entend encore parler d'un praticien australien, excentrique, dont la réputation est excellente. Elle prend rendez-vous, seule, sous un faux nom.

Dès le commencement, tout est dit de ce qui noue la parole, comme souvent dans le premier rendez-vous de bilan orthophonique : l'histoire, le nom, l'obligation écrasante, l'amour, la confiance, la place qu'on vous assigne, la parole d'un autre, le mensonge, le secret...

En sortant du cinéma, bouleversée autant par l'extraordinaire rencontre qui nous est racontée que par le remords d'avoir failli manquer ce concentré d'humanité, je me prends à rêver. C'est si incroyable qu'un orthophoniste soit le héros d'un film et que ce film ait un succès retentissant, pourquoi ne pas prolonger la magie : je rêve d'une formation qui préparerait les étudiants en orthophonie à devenir des Lionel Logue¹, à s'identifier à cet homme en recherche continuelle, passionné autant par l'autre que par la parole. Ce film, si complexe, sensible, juste, émouvant, vrai, à mille lieues des caricatures habituelles et de la succession de cli-

chés comportementalistes et bien-pensants que j'étais sûre de subir, ce film qui montre une thérapie longue, douloureuse, incertaine, tragique, vivante, drôle, ce film deviendrait le repère incontournable pour penser la formation des orthophonistes. Ce film rappellerait à l'apprenti orthophoniste autant qu'à ceux qui lui transmettent le métier ce qui en fait le sel.

L'étudiant apprendrait qu'il se destine à être un chercheur, un apprenti tout au long de sa carrière. A chaque nouvelle rencontre clinique, il inventerait le métier. Il devrait être à la pointe du progrès, se procurer les derniers outils technologiques, savoir les utiliser, en faire profiter ses patients. A l'époque c'était l'enregistrement, la radio ; aujourd'hui, c'est l'ordinateur, la reconnaissance vocale...

L'apprenti orthophoniste n'oublierait pas que pour parler, il faut être deux, d'égal à égal, deux vrais sujets, face à face, « pour de vrai ». Il n'oublierait pas qu'il doit donc prendre part à la rencontre avec ses patients, prendre leurs parts de révolte, d'impuissance, de douleur, de rage, de fierté, d'espoir, de découragement. Il quitterait ses préjugés, son savoir prêt-à-penser, sa supériorité. Son cabinet résonnerait de grondements, d'insultes, de cris guerriers, de jurons qui ne seraient pas toujours joués. Il ne croirait plus que pour être un orthophoniste sérieux, compétent, respectable, il faut veiller à parler toujours pour de faux, pour ne rien dire, apprendre à l'autre comment bien parler, proprement poliment joliment.

L'apprenti orthophoniste n'oublierait pas que la parole se construit de l'écoute qu'elle reçoit, que la parole se refuse d'être retenue par du trauma, de la maltraitance, de la douleur muette en même temps que par des tensions corporelles, des inhibitions, des ambivalences.

L'apprenti n'oublierait pas que la rééducation orthophonique est une rencontre entre deux partenaires qui vont devoir trouver comment se nommer l'un l'autre pour se parler, supporter d'errer sans savoir quelle direction prendre, essayer, rebrousser chemin, s'écarter, se battre l'un contre l'autre et chacun contre la parole elle-même. L'apprenti orthophoniste n'oublierait pas que c'est à lui de tenir la barre, le cadre, que son autorité est la métaphore de la confiance nécessaire à l'émergence de la parole.

L'apprenti orthophoniste aurait appris que la

« Tout est dit de ce qui noue la parole : l'histoire, le nom, l'obligation écrasante, l'amour, la confiance, la place qu'on vous assigne, la parole d'un autre, le mensonge, le secret... »

§Langage
§Ecoute, empathie,
§Relation soignant soigné
§Formation initiale,
§Formation continue
§Histoire
§Orthophoniste

route est toujours inédite, et toujours semée d'embûches, qu'il arrive que le patient ne puisse plus venir à ses séances, et ne puisse même pas le lui dire, laissant *son* orthophoniste dans les affres du doute, des remises en cause, de l'impuissance et de la colère, à son tour. Que parfois même, les contraintes qui pèsent sur la parole de *son* patient, ou bien son extrême fragilité, sont telles qu'il doit l'accompagner toujours, tout au moins s'engager à répondre toujours présent, comme la prothèse d'un amputé, comme un moi auxiliaire.

L'apprenti orthophoniste se serait préparé, dès

avant sa première séance, à la nécessité inéluctable, angoissante, frustrante et ô combien désirable, du sevrage de la relation qui va peut-être pouvoir s'engager. Il n'oublierait pas qu'il est même payé pour ça, pour que lui et son partenaire puissent se quitter en étant quittes. —

■

1. Speech therapist, autodidacte, Lionel Logue joua un rôle historique dans la vie du Roi George VI d'Angleterre, père de l'actuelle Reine Elisabeth. Son nom signifie, clin d'œil du destin, « Petit Lion de Parole » à moins que ce ne soit « Parole de Petit Lion » ?

Vous avez dit reconnaissance

■ **Anne Perraut Soliveres**, cadre supérieur infirmier à la retraite, praticien-chercheur

Eh bien parlons-en ! Depuis de nombreuses années, en ma qualité de titulaire d'un diplôme de troisième cycle (doctorat), j'ai accepté de diriger des mémoires d'initiation à la recherche d'étudiants cadres. Je le fais exclusivement dans mon domaine de recherche (la nuit) fort peu développé et pour lequel les étudiants ont souvent du mal à trouver des interlocuteurs compétents. Si j'ai toujours éprouvé beaucoup d'intérêt, et parfois du plaisir, à accompagner ces infirmières en formation, c'est un travail qui demande beaucoup de temps et nécessite d'autant plus d'investissement que l'institut de formation des cadres de santé se repose entièrement sur le directeur pour mener ce travail à bien et que la marche est un peu haute à franchir pour la plupart des étudiants qui ne lisent guère. Il faut donc aider ces professionnels à passer d'une réflexivité « naturelle », souvent manichéenne, à un questionnement plus complexe et rigoureux. Dans un univers professionnel où le travail exige des compétences multiples, avec des moyens limités et quasiment aucune autonomie, il s'agit de faire passer l'étudiant, en quelques mois, à un fonctionnement intellectuel où l'autonomie est prescrite (bien que limitée par les contraintes formelles qui « cadrent » l'exercice). Autant dire qu'entrer dans une démarche de recherche dans ces conditions ressemble davantage pour l'étudiant au saut à l'élastique qu'à la plongée dans un bouillon de culture.

J'ai passé cette année vingt-cinq heures en réunion avec l'étudiante que j'accompagnais dans sa démarche et au moins cinq à lire, relire, corriger le travail écrit et participer à la soutenance.

Je vous laisserais bien deviner le montant de mon salaire pour cet exercice, mais vous vous tortureriez inutilement... 140 euros... C'est-à-dire moins de cinq euros de l'heure...

J'ai bien peur que les infirmières ne perdent encore du crédit avec l'universitarisation... Heureusement que les bénéficiaires sont ailleurs, mais il serait peut-être temps que ça change... —